

la résistance s'organise



Objectif de cette manœuvre d'envergure : tester la projection des moyens humains et matériels sur l'île en cas d'incendie.



quitte à mettre leur vie en péril



Chaque été depuis 26 ans, un vibrant hommage est rendu aux quatre pompiers qui ont perdu la vie dans l'incendie de Cabasson.

veille. Mais derrière cette apparente décontraction, tous savent qu'ils ne sont pas là pour rigoler, bien conscients que « le jour où il faudra intervenir », ils n'auront « pas le droit à l'erreur ».

Personne n'a oublié les trois pompiers seynois morts brûlés vifs dans l'incendie de la Garde-Freinet en 2003. Pour certains, et notamment les plus anciens, le souvenir de leurs frères d'armes morts au « combat » refait régulièrement surface. Les noms de Jessy Beugin, Ludovic Martin et Jean-François Siri font eux aussi écho aux risques du métier. Les trois combat-

tants du feu ont péri le 21 juin 1990 dans l'incendie de Cabasson à Bormes, qui a également coûté la vie au jeune pompier volontaire borméen, Patrick Nolleveaux.

L'enfer au paradis

Vingt-six ans plus tard, le souvenir est toujours aussi douloureux, l'émotion toujours aussi vive. Chaque été, les familles des victimes, pompiers, bénévoles des CCFF et autres élus locaux se retrouvent à l'endroit même où le brasier a englouti les quatre hommes. Un cadre paradisiaque perché sur les hauteurs du village de Cabasson, d'où l'on peut apercevoir le fort de Brégançon en contrebas.

« Ils ont connu l'enfer au paradis », résume ainsi un pompier avant le début de la cérémonie. Ils sont encore plus de cent réunis cette année. Parmi eux, Roger Affagard, vingt ans de marin-pompier à Marseille, et treize ans de bénévole au CCFF de Bormes au compteur. Autant dire que des incendies, il en a vus. « À l'époque, rembobine-t-il, on n'avait évidemment moins de matériel roulant et aérien. Moins de moyens d'observation non plus ».

Certes, les temps ont changé. Mais le risque, lui, demeure permanent. Pour Jeanne-Claire Martin, la mère du jeune Ludovic, victime du feu alors qu'il n'avait que 20 ans, il est « nécessaire de faire plus de prévention ».

Comme le souligne toutefois le lieutenant Philippe Grandveaud, qui était présent au moment du drame en tant qu'adjoint au chef de centre du Lavandou, « le risque zéro n'existe pas... Même avec la connaissance. Car aujourd'hui, précise le membre du Syndicat national de l'encadrement du Sdis, on essaie de former davantage nos jeunes à anticiper, bien se placer, deviner les signes, en fonction du relief, du vent, de la végétation et de la conjugaison de ces trois phénomènes ».

Le 21 juin 1990, les quatre pompiers ont été soufflés par une véritable boule de feu qui a embrasé l'atmosphère. Dans le jargon, on appelle ça un « embrasement généralisé éclair ». « À l'époque, se souvient le lieutenant Grandveaud, le phénomène n'était pas très connu, il a été validé depuis par les experts qui en ont aussi étudié les prémices : peu de vent dans l'air, troubles de la vision et de la parole ».

Pascal Battestini parle très bien de ces signes avant-coureurs. Il était sur place, cet après-midi-là, lorsque l'enfer a sévi. Il avait 19 ans à l'époque. « J'étais dans le deuxième camion, raconte-t-il, la gorge encore nouée. On était en train de manœuvrer, il n'y avait pas de flammes et tout d'un coup, on a senti

cette vague thermique, une onde de chaleur de plus de 600 °C qui nous a surpris. On entendait des explosions partout, c'était la guerre ».

Pascal Battestini s'en est sorti. Pas les autres. À bord du CTS Gapeau, tous les pompiers présents sont au courant de cette tragédie.

« Ils ont sorti l'artillerie lourde »

Il est 9 heures quand le bâtiment de la Marine déverse les engins de lutte incendie sur l'île, sous les yeux surpris, et parfois inquiets, des quelques badauds qui passent par là. « Ils ont sorti l'artillerie lourde », commente Alain, un plaisancier aussitôt rassuré par les hommes de la Marine qui lui précisent que « ce n'est qu'un exercice ».

Depuis 1973, 56 départs de feu ont été recensés sur l'île. Le plus gros d'entre eux n'a fait que deux hectares. Des feux aussitôt détectés, et aussitôt éteints, donc. Le plus souvent par les quatre à dix-sept pompiers présents en permanence sur l'île.

Ceux du Détachement d'intervention hélicoptère (DIH) sont désormais entrés en action au niveau du terrain de foot. Une motopompe a été installée sur une barge. « Avec ça, précise le capitaine Serge De-

nebourg, on peut débiter 60 m³/h d'eau. » Pendant ce temps-là, les deux Écureuils (hélicos bombardiers d'eau) ont entamé leur rotation pour « repérer les zones de largage », grâce à leur vision à 360°.

À terre, les sapeurs-pompiers ont enfin rejoint la ligne d'appui pour empêcher la propagation du feu. « Chaque GIFF tient 100 mètres de linéaire », détaille l'adjudant-chef Christophe Guérin, du Centre d'incendie et de secours (CIS) de Pierrefeu.

À quelques mètres de là, sagement posté sans une partie légèrement déboisée, Marc-Antoine Rougeot a armé sa lance incendie. Il attend le signal, un genou à terre, prêt à ouvrir la vanne. C'est sa quatrième saison en tant que bénévole. Dans son uniforme de combat, le jeune homme sue à grosses gouttes, comme si le sort de l'île en dépendait. « C'est bon, on est prêt », lâche-t-il d'un ton ferme et décidé. Ça tombe bien, le Canadair appelé à la rescousse vient d'arriver. La bataille semble bien embarquée. La guerre du feu, en revanche, ne sera jamais gagnée d'avance.

1. Un Groupe d'intervention feux de forêt (Giff) est composé de dix-sept personnes, d'un véhicule de commandement et de quatre véhicules d'attaque.

« On entendait des explosions partout. C'était la guerre »

« Ce jour-là, une boule de feu embrase l'atmosphère »

Textes et photos :
GUILLAUME AUBERTIN
gaubertin@nicematin.fr